

Du côté des garçons et des filles, c'est à peu près pareil : on trouve peu de différences entre eux durant la petite enfance. Les scientifiques les recherchent pourtant assidûment, ces différences ! Plus elles sont susceptibles d'apparaître tôt, considèrent-ils, plus il y a de chances pour qu'elles soient dues à des facteurs innés et pas simplement au fait que papa et maman n'élèvent pas pareil leurs minuscules garçons et filles. Et il est vrai qu'étudiant de près de grands nombres de nouveau-nés, les chercheurs ont réussi à observer quelques différences significatives entre les sexes. De manière générale, cependant, ces différences restent peu nombreuses et limitées – sans commune mesure avec celles qui se manifestent plus tard dans l'enfance.

N'empêche, il existe quelques différences entre les sexes, constantes et fiables, qui influencent sans doute réellement le démarrage de chaque garçon et de chaque fille dans la vie. La différence la plus évidente, c'est leur taille ; à la naissance, les garçons sont plus volumineux que les filles : en moyenne cent vingt grammes plus lourds et un centimètre et quelque plus grands. Ces écarts expliquent pourquoi la naissance des garçons est plus difficile que celle des filles. L'accouchement dure en moyenne vingt-quatre minutes de plus pour les garçons et les mères ont besoin de davantage d'anesthésie. Le monitoring fœtal est aujourd'hui couramment utilisé pour surveiller le rythme cardiaque du bébé tout au long du travail. Durant cette épreuve délicate, les garçons sont plus souvent que les filles en état de souffrance fœtale. Cela signifie qu'ils risquent environ deux fois plus de devoir être mis au monde par césarienne – une opération qui, si elle a le mérite de souvent permettre de sauver la vie du bébé, lui fait quand même courir de plus sérieux risques (ainsi qu'à la mère) que l'accouchement par voie naturelle. À la naissance, les garçons ont environ 30 pour cent de chance de plus que les filles d'avoir un chiffre inquiétant au score d'Apgar, un test qui permet d'évaluer rapidement l'état du bébé en fonction de sa coloration, de sa respiration, de sa fréquence cardiaque, de sa réactivité et de son tonus – qui indique, donc, si le bébé a bien supporté l'accouchement et s'il s'adapte à la vie en dehors de l'utérus. Les garçons, à la naissance, ont aussi un score un peu plus faible que les filles sur l'échelle de Brazelton, un ensemble plus complet de tests qui mesurent différents aspects de la maturité neurologique du bébé.

Vous devez avoir l'impression d'avancer en terrain connu. Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, la vulnérabilité – aussi bien sur le plan physique qu'émotionnel – est un thème récurrent du début de l'existence des garçons. De la conception jusqu'à l'âge de quatre ans (au moins), ils ont plus de difficultés à lutter contre les infections, à s'adapter à de nouveaux environ-

nements et, de manière générale, à surmonter les nombreuses épreuves qui menacent leur développement. Cette vulnérabilité est en partie due à leur plus grande taille, mais elle découle aussi de certaines spécificités physiologiques telles que leur métabolisme plus élevé et la moindre maturité de leur appareil respiratoire à la naissance.

À corps plus volumineux, têtes plus volumineuses. Les garçons ont une circonférence crânienne supérieure à celle des filles : environ un centimètre à la naissance, un centimètre et demi à l'âge de quatre ans. Encore aujourd'hui, les pédiatres regardent la croissance de la taille du crâne pour s'assurer que le cerveau de l'enfant se développe comme il faut – enroulez un mètre autour de la tête de bébé, vous aurez une idée générale de la taille de son cerveau. Tout comme ils ont des courbes de croissance différentes pour les tailles et les poids des garçons et des filles, en outre, les pédiatres utilisent des échelles différentes pour surveiller l'évolution de leurs crânes.

Les parents de garçons s'emballent parfois un peu vite : plus grosse tête et plus gros cerveau, cela veut dire que... les garçons doivent être plus futés, non ? En réalité, la mesure de la circonférence crânienne est une méthode assez peu précise pour évaluer la taille du cerveau. Tous les enfants n'ont pas la même épaisseur de cheveux, les mêmes os, etc. – toutes variables qui tendent à déformer les estimations. Grâce à l'IRM, par contre, nous avons aujourd'hui un outil idéal pour ce genre de travail. Et ces dernières années, divers groupes de recherche se sont penchés sur les différences de volume cérébral entre les sexes au cours de l'enfance. Une importante étude, menée sur des enfants de quatre à dix-huit ans, a confirmé que les cerveaux des garçons sont environ 9 pour cent plus gros que ceux des filles. L'écart est le même entre les hommes et les femmes adultes. Les hommes ont

donc effectivement un plus gros cerveau que les femmes, et ce dès la naissance, mais cette particularité ne dit pas grand-chose sur les différences cognitives susceptibles d'exister entre les sexes. (Les garçons ont aussi les reins plus volumineux que les filles – même avant la puberté, lorsque garçons et filles font la même taille et ont le même poids – mais personne ne semble vouloir en déduire que cela leur confère une meilleure fonction urinaire.)

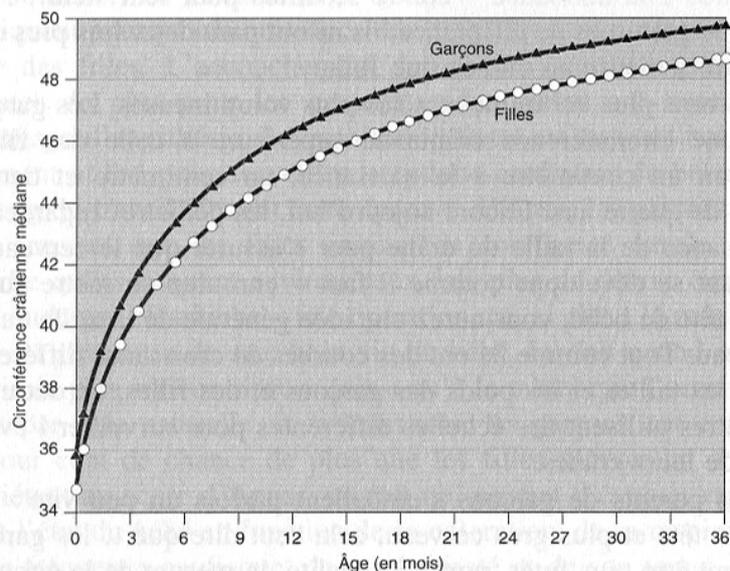


Fig. 2.1. Tailles crâniennes médianes des enfants de la naissance à l'âge de trois ans (50 pour cent des individus sont au-dessous de la médiane, 50 pour cent au-dessus).

Ce que les garçons ont en taille de crâne sur les filles, les filles semblent le rattraper en maturité. Du milieu de la grossesse jusqu'à l'entrée dans la puberté (plus précoce aussi chez elles), les filles se développent plus vite. À la naissance, leur squelette a quatre à six semaines de maturation d'avance sur celui des garçons. C'est leur plus grande maturité générale, estime-t-on, qui explique qu'elles supportent mieux l'accouchement, la naissance et la petite enfance

– et qu'elles sont en général moins vulnérables que les garçons à la plupart des maladies du début de la vie, dont l'asthme, les otites, les infections respiratoires et gastro-intestinales.

En ce qui concerne le cerveau, cependant, on manque singulièrement de preuves pour affirmer que celui des filles se développe et mûrit plus vite que celui des garçons. La plus courante méthode de mesure de l'activité cérébrale, l'électro-encéphalographie (EEG), ne donne aucun avantage global aux filles. Une étude suédoise a certes mis au jour un fonctionnement plus mûr du cortex chez les filles à la naissance. Une autre étude n'a relevé quasi aucune différence entre les sexes à l'âge de trois mois, mais un avantage pour le sexe féminin, toujours en termes de maturité, vers six mois. De façon étonnante, néanmoins, plusieurs études d'électroencéphalogrammes d'enfants scolarisés ont révélé des schémas d'activité cérébrales plus mûrs chez les *garçons* – et que les filles ne rattrapent pas avant l'adolescence.

Aussi, il n'est pas exact de dire que les cerveaux des filles sont globalement plus mûrs que ceux des garçons. Il est plus probable que *certain*s aspects du fonctionnement cérébral arrivent plus tôt à maturité chez les filles, tandis que d'autres aspects s'affinent plus tôt chez les garçons. Quand ils sont nourrissons, les garçons sont typiquement un peu plus agités et irritables que les filles ; cela donne à penser que leur système nerveux n'est pas aussi prêt que celui des filles à basculer de l'utérus paisible et protecteur de leur mère à la vie complexe et bruyante du monde extérieur. Le fond de l'affaire, quoi qu'il en soit, c'est que la neurologie ne sait pas encore expliquer simplement pourquoi les garçons sont plus exposés aux nombreux troubles du développement cérébral susceptibles d'affecter les enfants.

Si l'on met toutes ces informations ensemble, il est clair que les capacités sensorielles des garçons et des filles, à la naissance, ne diffèrent pas de façon significative. Même si les filles, comme les femmes adultes, paraissent plus sensibles aux signaux tactiles et olfactifs, les écarts de perception avec les garçons sont très faibles. Et pour les sens dominants – l'audition et la vision –, on ne relève aucun écart significatif entre les petits garçons et les petites filles. Aussi, il est faux de généraliser, comme le font beaucoup de gens, pour affirmer que les garçons apprennent avec leurs yeux et les filles avec leurs oreilles. Les recherches menées par Carolyn Rovee-Collier et ses collègues à l'université Rutgers, par exemple, n'ont permis de déceler aucune différence entre les sexes, chez les nourrissons, pour ce qui est de l'apprentissage ou de la mémorisation²⁶. Comme nous l'avons vu, les filles sont certes plus visuelles que les garçons au tout début de la vie, et les garçons apprennent manifestement beaucoup grâce aux apports verbaux et à l'audition en général. Mais les garçons et les filles qui connaissent un développement normal sont *tous* éminemment capables d'apprendre, et ce au travers de *tous* les canaux sensoriels. Ils devraient donc être encouragés à beaucoup exercer chacun de leurs sens, surtout dans la petite enfance où toute avancée cognitive favorisera leurs apprentissages ultérieurs.

Existe-t-il des différences entre garçons et filles, sur ce plan, au cours de la petite enfance ? Étonnamment peu, à vrai dire. Vu la plus grande maturité sensorielle et physiologique des filles, on pourrait s'attendre à ce qu'elles prennent de l'avance sur les garçons dans le domaine des capacités motrices. On dit parfois qu'elles sont plus précoces dans le domaine de la motricité fine – l'aptitude à bouger les doigts dans un but précis –, mais il n'y a pas de différence entre les sexes pour l'exercice de la pince (la capacité à tenir un petit objet entre le pouce et l'index). Certaines études donnent un léger avantage aux garçons dans d'autres aptitudes, comme la reptation (ramper sur le ventre) ou la force de la prise en main. De manière générale, cependant, il n'y a que très peu de différences entre le développement moteur des garçons et celui des filles. Les pédiatres n'ont même pas d'échelles distinctes pour la surveillance des étapes importantes de la motricité, alors qu'ils ont une échelle pour chaque sexe pour le développement *physique*. Dans deux tests de contrôle du développement couramment utilisés, le test de Denver et l'échelle de Bayley, aucune différence entre les sexes n'est envisagée pour la maîtrise des facultés motrices. En moyenne, les nourrissons garçons et les

nourrissons filles apprennent les mêmes aptitudes, dans le même ordre, aux mêmes âges : se retourner au quatrième mois, s'asseoir au septième mois, marcher aux alentours du douzième mois. Mes enfants ne constituent guère un échantillon scientifique digne de ce nom, mais ils confirment cette dernière statistique : Julia a commencé à marcher à douze mois et demi, à peu près entre Toby (douze mois) et Sam (quatorze mois).

On trouve quand même une différence entre garçons et filles dans la symétrie des mouvements des membres. À la naissance, le pédiatre vérifie un certain nombre de réflexes et de caractéristiques qui constituent de bons indicateurs de la santé générale et du développement prénatal du bébé. Lorsqu'il teste la symétrie, il cherche à savoir si les deux côtés du corps répondent de façon équivalente aux mêmes stimulus. Aucun enfant, aucun adulte n'est parfaitement symétrique. Nous avons vu, par exemple, que la plupart des bébés des deux sexes ont tendance à tourner la tête vers la droite (et qu'il s'agit d'un signe avant-coureur de leur future dextralité). Les garçons sont plus asymétriques que les filles dans certains réflexes des jambes et des pieds, dont le grasping des orteils (le fait de chercher à saisir quelque chose avec les doigts de pied – l'un des quelques réflexes qui nous restent, à la naissance, de nos ancêtres primates). Cette asymétrie ou latéralisation (différence entre les deux côtés du corps) est aussi plus répandue chez les hommes adultes – une observation qui tend d'ailleurs à confirmer que leur système nerveux est naturellement plus latéralisé que celui des femmes.

Outre ces différences mineures, le fait le plus marquant du développement moteur durant la petite enfance, c'est qu'il est *identique* entre garçons et filles. Si l'on songe que les filles ont sans doute environ un mois d'avance dans la maturation de certaines fonctions, cette similitude peut être vue comme la preuve que les garçons, en fait, ont un *avantage* dans le domaine de la motricité ; c'est-à-dire qu'ils se débrouillent très bien en dépit de leur moindre maturité générale.

Le facteur déterminant de cet avantage des garçons, c'est peut-être leur taille. Plus grands et plus lourds que les filles, ils ont peut-être plus de facilité relative à se stabiliser pour acquérir cer-

taines aptitudes comme la position debout et la marche. Autre point fort des garçons, qui s'ajoute au précédent, leur niveau d'activité général est plus élevé que celui des filles. Si cette différence se manifeste surtout plus tard dans l'enfance, elle n'en apparaît pas moins dès après la naissance : les nourrissons garçons donnent davantage des pieds et des poings que les filles, ils gesticulent davantage et, bientôt, ils se déplacent davantage à travers la maison. Comme toutes les prouesses athlétiques, les acquis du développement moteur dépendent énormément de la pratique. Les bébés ne restent pas passivement allongés sur le dos en attendant le moment de savoir se retourner, subitement, sur le ventre : ils passent des jours, des semaines entières à pousser sur leurs bras et leurs jambes, à muscler leur ventre et leur dos, à apprendre à équilibrer leur grosse tête sur leurs épaules. Les garçons ayant un niveau d'activité plus élevé, ils acquièrent peut-être davantage de pratique de tous ces mouvements dès le plus jeune âge, et c'est cette tendance qui leur permet de compenser leur maturation plus lente, pour progresser au même rythme que les filles, en définitive, dans le domaine de la motricité.

Mais les parents jouent aussi un rôle important dans l'épanouissement des capacités motrices des garçons et des filles. Et la recherche a montré qu'ils accordent davantage d'importance au développement physique de leurs fils qu'à celui de leurs filles. Cette différence, qui devient relativement évidente à l'âge où les enfants peuvent entrer à la Little League*, est déjà repérable dans la petite enfance. Dans une étude très intéressante, des scientifiques ont demandé à des mères de participer à l'apprentissage d'une nouvelle aptitude motrice chez leurs bébés de onze mois : ramper sur un plan incliné recouvert de moquette. Dans la première partie de l'expérience, les mères purent manipuler la charnière qui permettait de régler l'angle du plan incliné. En poussant un bouton, chaque mère choisit la pente maximale qu'elle jugeait

* La Little League Baseball est une organisation qui gère la pratique du baseball pour les enfants de 5 à 18 ans, en Amérique et dans le monde. (N.d.T.)

son bébé capable de descendre en rampant. Dans la seconde partie de l'expérience, les chercheurs testèrent les inclinaisons maximales auxquelles chaque bébé était prêt à s'engager *seul* sur le plan incliné – indépendamment, donc, du jugement de sa mère.

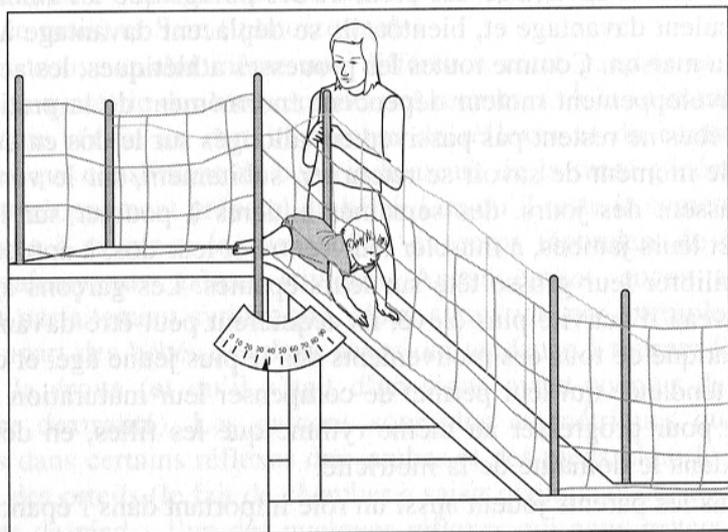


Fig. 2.2. Plan incliné conçu pour l'expérience de reptation des bébés. Les mères ont d'abord estimé la pente maximale que leur bébé serait capable de descendre. Ensuite, on a testé la volonté individuelle et la capacité des petits garçons et des petites filles à ramper sur des plans plus ou moins inclinés.

Les résultats de l'étude constituèrent une véritable révélation. Il n'y avait aucune différence entre garçons et filles quant à l'inclinaison maximale de la pente qu'ils se sentaient aptes à descendre par eux-mêmes. Les filles s'étaient attaquées, avec succès, à des pentes dont l'angle allait de 10 à 46 degrés. Les garçons avaient essayé des pentes de 12 à 38 degrés – et réussi à descendre celles qui allaient jusqu'à 30 degrés. Pas de différence entre les sexes, donc, pour cet exercice. (Ou bien un léger avantage en faveur des petites filles, plus courageuses que les garçons puisqu'elles s'étaient lancées sur des pentes encore plus « raides » qu'eux.)

Les mères, par contre, avaient supposé exactement le contraire ! Alors que les mères de garçons avaient estimé très justement (à 1 degré près) l'angle maximal que leurs bambins seraient capables d'affronter, les mères de filles avaient *sous-estimé* leurs aptitudes (de 9 degrés en moyenne).

Les mères ont-elles le tort de limiter les prouesses athlétiques de leurs filles ? Cette étude donne à penser que les parents, qui connaissent les différences de capacités physiques des garçons et des filles plus âgés, n'attendent pas la même chose de leurs fils et de leurs filles en matière de motricité, *même durant la petite enfance*. Voilà donc un domaine où les parents peuvent se réformer pour favoriser le développement physique de leurs filles, plutôt que le réprimer. Les mamans qui inscrivent leurs fils à des cours de gymnastique pour bébés – « parce qu'il est tellement énergique ! » – doivent prendre garde à ne pas ignorer leurs filles qui pourraient profiter encore plus de ces activités. Nous ne pouvons peut-être pas intervertir les résultats des hommes et des femmes aux Jeux olympiques, mais il y a certainement beaucoup à faire pour booster la confiance et les aptitudes des filles dans le domaine physique.

Ces différences sont réelles, mais pour le moins ténues. Par rapport à la variation globale des capacités linguistiques des jeunes enfants, la différence moyenne entre filles et garçons est minuscule – équivalente à 1 ou 2 pour cent de cette variation. C'est pourquoi vous trouverez de nombreux garçons qui s'expriment verbalement davantage que la fille moyenne, et des tas de filles qui parlent beaucoup moins que le garçons moyen. Sur le plan pratique, l'étendue très modeste de cette différence entre les sexes signifie que les parents devraient autant se préoccuper de l'éventuel retard de développement du langage de leur fils, que de celui de leur fille. Être un garçon, ce n'est pas une excuse pour parler tard²⁷ (en dépit de ce que de nombreux pédiatres affirment).

Les parents ont de nombreuses raisons de prêter beaucoup d'attention au développement linguistique de leurs petits. Si la maîtrise du langage ne dépend finalement pas beaucoup, on vient de le

voir, du sexe de l'enfant, elle est par contre très fortement influencée par son environnement. C'est bien simple : langage reçu = langage rendu. Étude après étude, cette équation est toujours confirmée. Dès la naissance, la quantité et la qualité de langage reçu, entendu par le bébé, influencent directement la quantité et la qualité de ses futures capacités verbales. Les chercheurs ont prouvé cette relation par des études méticuleuses. Ils se sont notamment rendus dans les familles et ont compté, littéralement, chaque mot prononcé par les parents devant leurs enfants. Analysant des heures et des heures d'enregistrements audio, ils ont pu démontrer qu'il existe une corrélation directe entre la somme de langage adressée aux jeunes enfants et l'étendue de leur propre vocabulaire – la maîtrise, également, d'autres aptitudes linguistiques (dont la lecture). Il n'est pas nécessaire que l'apport de langage se fasse uniquement sous forme de conversation entre les parents et l'enfant. Les chansons, les histoires, les poèmes et les comptines sont aussi valables, sinon meilleurs. Par contre, il faut impérativement que l'apport se fasse directement de parent à enfant. La télévision, les DVD et la musique enregistrée n'apportent tout simplement pas à l'enfant le genre de réactions et d'encouragements dont il a besoin pour développer au mieux ses capacités linguistiques.

En d'autres termes, même si les garçons ont peut-être un léger désavantage dans le domaine de l'acquisition du langage, les parents ont un potentiel énorme à exploiter pour ce qui est d'améliorer les aptitudes verbales de leurs enfants – garçon ou fille. Et pour cela, il suffit de parler ! La conversation, la lecture, la chanson et, très simplement, la description des activités quotidiennes auxquelles participe l'enfant, tous ces apports constituent, *pour les garçons aussi bien que pour les filles*, l'expérience optimale dont leurs cerveaux ont besoin pour construire les circuits du langage. Dotées d'un petit avantage sur le plan verbal et auditif, et, peut-être, d'une plus grande aptitude à la socialisation, les filles sont susceptibles de participer plus volontiers à ces échanges. Raison de plus pour engager la conversation avec votre fils dès son plus jeune âge, raison de plus pour baigner son cerveau de sons, de mots et de structures grammaticales qui amélio-

reront ses capacités linguistiques et l'aideront, quand il sera plus grand, à bien apprendre à lire et à écrire.

Étant donné l'importance de ces premiers contacts visuels, il n'est pas étonnant que les nouveau-nés des deux sexes y aient recours de la même façon. Une étude de 1979 avait montré que les filles soutenaient le regard des adultes plus longtemps que les garçons, mais une étude de plus grande envergure, réalisée en 2004, n'a trouvé aucune différence entre les sexes chez les nourrissons²⁸. Cette étude, comme la précédente, a été menée en aveugle, c'est-à-dire que les expérimentateurs étaient dans l'impossibilité de connaître le sexe des bébés dont ils croisaient les regards : tous les marqueurs potentiels, tous les langes roses ou bleus, tous les éléments décoratifs spécifiques à chaque sexe avaient été éliminés des chambres de l'hôpital où avait lieu l'expérience.

Mais attendez une minute. Les filles ne sont-elles pas censées avoir davantage tendance que les garçons à nouer des liens avec leur entourage ? Cette idée de la sociabilité innée des filles a eu

pas mal de succès ces dernières années. Problème : elle est le fruit d'une étude unique en son genre. Peut-être en avez-vous entendu parler ; elle a été menée par une équipe de psychologues dirigée par Simon Baron-Cohen à l'université de Cambridge (à ne pas confondre avec son cousin, Sacha Baron-Cohen, célèbre auteur du film *Borat*). Les expérimentateurs proposèrent deux images aux nouveau-nés : soit un visage humain animé, soit un mobile coloré auquel était suspendue une petite balle. Cent deux nourrissons des deux sexes furent testés de cette façon dans leur chambre d'hôpital le jour même de leur naissance. Et devinez quoi : les garçons passèrent plus de temps à regarder le mobile, tandis que les filles contemplèrent davantage le visage animé. La différence n'était pas bien importante – en moyenne, les garçons accordaient 52 pour cent de leur temps au mobile et 46 pour cent au visage, tandis que les filles partageaient leur temps à 41 et 49 pour cent entre le mobile et le visage. (Sans doute regardaient-elles les 10 pour cent de temps restant !) La différence était néanmoins statistiquement significative, et les chercheurs se sentirent encouragés à écrire dans une revue scientifique que leurs résultats « démontrent au-delà du doute raisonnable que la différence observée a, au moins pour une part, un fondement biologique²⁹ ».

Depuis sa publication en 2000, cette étude a été acclamée et récupérée par à peu près tous les théoriciens des différences entre les sexes : Leonard Sax, Louann Brizendine, Steven Pinker et sa sœur Susan Pinker – pour ne citer qu'eux. Elle est censée prouver que le cerveau des filles est pré-câblé pour les interactions sociales, et celui des garçons pour les objets et les activités manuelles. De ses résultats, on a tiré toutes les déductions possibles pour expliquer les écarts qui apparaissent à des âges plus avancés dans les domaines du langage, de l'empathie, des mathématiques, des aptitudes techniques – bref, dans toutes les différences entre les sexes, sociales et cognitives, qui ont jamais été observées.

Cette étude pose pourtant certains problèmes qui devraient inviter ses commentateurs à un peu plus de modération. Le plus sérieux, à mon avis, c'est que la personne souriante dont les bébés pouvaient choisir, ou non, de regarder le visage – Jennifer Connellan, co-auteure de l'article – n'ignorait pas toujours si elle se trouvait en pré-

sence d'un garçon ou d'une fille³⁰. Comme nous l'avons vu, les chercheurs qui étudient les nouveau-nés doivent veiller à retirer (ou dissimuler) tous les indicateurs « bleus » ou « roses » qui se trouvent dans la chambre d'hôpital, de façon à ce que l'expérimentateur ne connaisse pas le sexe des bébés et ne risque pas d'influencer leur comportement – par exemple en soutenant davantage le regard des filles que celui des garçons. Autre problème : ni le groupe de Baron-Cohen ni aucune autre équipe n'ont répliqué les résultats de cette étude depuis neuf ans qu'elle a été publiée.

Or, ces résultats ont vraiment besoin d'être répliqués, car, comme l'observe Elizabeth Spelke, une psychologue d'Harvard qui étudie la cognition des bébés depuis plusieurs décennies, ils sont en contradiction avec ceux de nombreuses études similaires³¹ qui ont cherché – sans jamais les trouver – les preuves d'éventuelles différences entre les sexes en matière de perception des objets et des mouvements. En 1996, par exemple, des chercheurs canadiens ont observé qu'à l'âge de onze semaines les garçons *et* les filles regardent plus longtemps un jouet³² (un mobile coloré équipé de petites cloches) que le visage de leur propre mère présente devant eux. Dans une autre étude, c'étaient les *garçons*, pas les filles, qui accordaient davantage d'attention aux visages qu'aux formes géométriques qui leur étaient présentés. Et quelques années plus tôt, à vrai dire, il y eut un véritable foisonnement d'études du même genre – dont Maccoby et Jacklin tirèrent la conclusion que « rien ne prouve que les filles ont davantage d'intérêt pour les activités sociales, et les garçons pour d'autres formes d'activités³³ ».

Cette différence, c'est la nervosité des garçons. Loin des adultes stoïques qu'ils deviendront un jour, les petits garçons sont, de fait, plus émotifs que les petites filles. Comme nous l'avons vu, les nourrissons de sexe masculin sont plus irritables, plus facilement perturbés et plus difficiles à apaiser que les nourrissons de sexe féminin. Ils s'agitent, ils pleurent et ils grimacent plus souvent – en tout cas durant les premiers mois de leur vie –, et il leur faut plus longtemps qu'aux filles pour trouver un rythme de sommeil régulier. Il faut quand même dire que ces différences ont, dans l'ensemble, été décrites par des observateurs qui connaissaient le sexe des bébés étudiés ; et certaines études n'ont pas permis de déterminer la moindre différence entre les sexes quant à la nervosité ou au calme des nouveau-nés³⁴. Globalement, quoi qu'il en soit, cette différence de « résistance émotionnelle » semble plus fiable que toute autre différence entre les sexes visible chez les nourrissons. Un groupe de recherche y a même trouvé une possible explication physiologique : comparés aux filles, les garçons connaissent une poussée plus importante de cortisone, l'hormone du stress³⁵, quand ils sont perturbés par un stimulus surprenant ou par une activité sociale qui leur déplaît. Pour l'essentiel, la libération de cortisone est contrôlée par l'hypothalamus, une composante du système limbique dont la formation dépend très clairement de la testostérone prénatale. Comme la nervosité et la réactivité au stress sont aussi plus importantes chez les prématurés que chez les bébés nés à terme, cette différence entre les sexes donne à penser qu'à la naissance, le système endocrinien-hypothalamique et le système nerveux autonome des garçons sont moins matures que ceux des filles.

Les parents peuvent ne pas avoir conscience que les garçons sont globalement plus nerveux que les filles, mais cette différence influence quand même probablement leur façon d'interagir avec les bébés. Et elle contribue par là à formater certaines des différences socio-émotionnelles plus marquées qui apparaissent ensuite au cours de l'enfance. Les bébés de sexe masculin sont en général moins « faciles » que les bébés de sexe féminin (même s'il y a, comme toujours, de nombreuses exceptions à cette généralisation). Je me souviens bien de l'épuisement que j'éprouvais après la naissance de Sam. Julia avait été des plus paisibles, je n'avais eu aucun problème à m'occuper d'elle. Mais Sammy, lui, s'agitait et rouspétait toutes les cinq minutes. J'avais l'impression de devoir constamment le bercer, le tenir et l'emporter avec moi partout où j'allais, dans une écharpe porte-bébé ou dans le sac à dos. (Question nervosité, Toby se situa quelque part entre sa sœur et son frère.)

Et je ne suis pas la seule à avoir vécu cela. Deux chercheuses de l'université Rutgers, Jeanette Haviland et Carol Malatesta, ont observé que les parents (en particulier les mères) font effectivement plus d'efforts pour gérer les manifestations d'émotion de leurs bébés garçons. Tandis qu'il leur est facile de réagir positivement envers les filles (puisque celles-ci sont déjà, à la base, un peu plus souriantes), les parents ont plus tendance à réagir « négativement » envers les garçons – en leur intimant de se taire ou en ignorant leurs accès de nervosité afin de les en décourager. Leur objectif est de protéger les garçons de leur émotivité excessive, mais ils risquent, à vrai dire, de leur envoyer un message négatif sur leur volonté de s'exprimer. Ils risquent de les dissuader de rechercher les interactions sociales, c'est-à-dire de contribuer à la suppression des émotions qui caractérise, d'une certaine façon, le développement des garçons.

Quelles que soient les causes de ce phénomène, garçons et filles commencent à se différencier, dans le domaine des interactions sociales, au fil des premiers mois de la vie. L'étude de 2004 qui n'a relevé aucune différence entre les sexes, pour le contact visuel, chez les nouveau-nés, a permis des observations très contrastées avec les mêmes enfants quatre mois plus tard : à cet âge, la propension des garçons à soutenir le regard d'autrui

n'avait que modérément augmenté, tandis que celle des filles s'était multipliée par quatre ! Un développement similaire de l'échange de regards filles/mères a été relevé par une étude italienne de 2002 qui a suivi la communication de visage à visage, pour les garçons et les filles, de la naissance à trois mois. Pendant cette période, à vrai dire, les garçons commencent à faire quelque chose d'assez singulier : ils détournent le regard. Détourner le regard, c'est ce que nous avons tous tendance à faire pour éviter une interaction sociale potentiellement embarrassante – quand nous croisons une personne inconnue dans la rue ou dans une allée de supermarché, par exemple. Les deux sexes font cela, bien sûr, mais les garçons de tous âges davantage que les filles.

Entre trois et six mois, garçons et filles commencent aussi à se différencier par la variété des expressions faciales qu'ils possèdent. Si, globalement, les deux sexes passent autant de temps à paraître heureux, tristes et mécontents, les filles de cette tranche d'âge ont plus souvent que les garçons les sourcils arqués, la bouche détendue et la langue agitée qui expriment *l'intérêt*³⁶. Et si Haviland et Malatesta ont découvert (c'est encourageant) que les mères sont presque aussi attentives envers les émotions des garçons qu'envers celles des filles, leur analyse très attentive a aussi révélé une absence flagrante de réaction, de la part des adultes, aux expressions de douleur des garçons. Une autre étude, enfin, a montré que les mères tendent à ignorer les expressions de colère de leurs filles.

Ainsi, si les différences entre les sexes en matière de sociabilité et d'expressivité ne sont pas évidentes à la naissance, elles se développent de manière assez nette au début de la petite enfance. Elles ont probablement leur origine dans la plus grande nervosité et dans l'immatunité physiologique relative des garçons, mais elles sont amplifiées par le comportement des parents vis-à-vis de leurs enfants, de même que par leurs idées préconçues sur la nature profonde des garçons et des filles. Il est bien possible que les mères essaient plus ou moins consciemment d'« endurcir » leurs fils quand elles ignorent leurs expressions de douleur ; et lorsqu'elles ignorent les expressions de colère de leurs filles, elles les découragent d'affirmer leur personnalité. Dans le domaine des

contacts visuels, les deux sexes ont le même comportement à la naissance, mais ce n'est plus le cas au bout de quelques mois : cette différence doit être « fabriquée », au moins dans une certaine mesure, par les différents modes d'interaction des parents avec leurs fils et leurs filles.

Le développement émotionnel des enfants est un processus à double sens. Garçons et filles arrivent au monde avec de très légères différences en termes de sociabilité et d'aptitudes émotionnelles. Et les parents, n'ayant pas les mêmes réactions face à ces différences, finissent par former des garçons et des filles réellement différents. La sociabilité des filles trouve de sérieux appuis chez les parents et se renforce facilement, tandis que la moindre maturité physiologique des garçons à la naissance (qui les rend légèrement moins sociables et plus nerveux) contraint les parents à adopter avec eux un mode d'interaction plus prudent. Et les garçons en arrivent bientôt à moins s'ouvrir aux personnes de leur entourage.

La bonne nouvelle, c'est que cette petite différence de sociabilité entre les sexes n'affecte pas la force du lien qui existe entre les bébés et leurs parents. L'attachement de l'enfant à ses parents a été énormément étudié au cours des cinquante dernières années ; on sait qu'il n'y a aucune différence entre garçons et filles quant à la force et à la qualité des liens qui les unissent à leurs pères et à leurs mères. Aussi, même si les deux sexes commencent bel et bien à se différencier socialement dès la petite enfance, cela n'affecte pas leurs rapports fondamentaux avec leurs parents et le sentiment de sécurité qu'ils en tirent.

Mais les parents ne sont pas les seules personnes à interagir avec les nourrissons. Et il apparaît dans certaines études que les garçons

ne s'en sortent peut-être pas aussi bien que les filles quand ils sont pris en charge par d'autres adultes – baby-sitters ou puéricultrices de crèches, notamment. Si la plupart des études réalisées dans les crèches ne révèlent que peu d'effets positifs ou négatifs, globalement, sur le développement des enfants, certains indicateurs donnent à penser que les garçons sont traités de façon moins constructive que les filles dans ces environnements. Il se pourrait même que les crèches et les haltes-garderies perturbent les liens qui existent entre les garçons et leurs parents. Par contre, ces endroits n'ont aucune influence sur les liens entre les filles et leurs parents. Et les filles en tirent peut-être même davantage de bénéfices, sur le plan du développement cognitif, que si elles restaient à la maison avec leurs mères. Si l'on garde à l'esprit que les garçons sont à la fois plus nerveux et quelque peu moins sociables que les filles, il est bien possible, tout simplement, qu'ils ne « charment » pas autant que les filles les puéricultrices et les personnes chargées de s'occuper d'eux pendant la journée – ce qui a pour conséquence des interactions moins riches, moins intéressantes, moins formatrices pour eux. Si les parents sont prêts, sans doute, à faire des efforts supplémentaires pour leurs fils – à investir davantage d'énergie pour les réconforter et communiquer avec eux, en particulier –, les salariés des crèches ou des haltes-garderies n'ont peut-être pas autant à donner aux garçons. Ou bien ils accordent *malgré eux* davantage d'attention aux filles quand ils sont en présence d'un groupe mixte – ce qui revient au même, dans la mesure où leur attitude est susceptible, en définitive, d'avoir un impact négatif sur le développement émotionnel et comportemental des garçons.

